

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 30 (2000)
Heft: 12

Artikel: Jacques Prévert : le plus aimé des poètes
Autor: Bofford, Jacques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-826564>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Jacques Prévert

Le plus aimé des poètes

Il aurait eu cent ans cette année. Disparu en 1977, Jacques Prévert continue d'enchanter toutes les générations avec ses poèmes tendres ou rebelles, parfois enfantins mais jamais naïfs. Il y a encore tant à apprendre de ce délicieux cancre qui fit ses humanités dans la rue.

Tout le monde a fredonné ou fredonne encore ses chansons: «Les feuilles mortes se ramassent à la pelle...», «Rappelle-toi Barbara, il pleuvait sans cesse sur Brest...» et les répliques de certains dialogues de ses films: «T'as de beaux yeux, tu sais!» ou encore «Bizarre, bizarre, vous avez dit bizarre?» sont entrés depuis longtemps dans la légende du cinéma.

Jacques Prévert, qui aurait fêté cette année son centième anniversaire, est depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale le poète préféré des Français et *Paroles*, son premier recueil de poèmes, publié en 1945, figure parmi les plus grands succès de la poésie française.

Je l'ai connu en 1956. Comme tous ceux qui aimaient alors le cinéma et la poésie, j'avais très envie de le rencontrer. Or, l'un de mes oncles le connaissait un peu et, sur un coup de tête, j'ai décidé un jour de lui téléphoner:

– Allo?

– Bonjour, madame, pourrais-je parler à Jacques Prévert?

– Ne quittez pas...

Etonné que l'on ne m'ait pas demandé «de la part de qui?», j'ai attendu, un peu anxieux, et quelques secondes plus tard, j'ai reconnu la grosse voix:

– Oui, qui est là?

J'ai bredouillé qui j'étais, que je serais très heureux de le voir, qu'il était pour moi... que j'écrivais des poèmes, des chansons, que j'aimerais beaucoup les lui montrer...

– Pourquoi pas? a-t-il répondu simplement, viens à dix heures demain matin.

Visites au poète

Le lendemain, j'étais chez lui. Il habitait à l'époque Cité Véron, au-dessus de chez Boris Vian, un appartement avec une merveilleuse terrasse dissimulée derrière les ailes du Moulin-Rouge, et durant plusieurs années, jusqu'à son départ de Paris pour La Hague, je lui ai rendu visite régulièrement. Je lui dois beaucoup. C'est notamment grâce à lui et à l'un de ses amis, Georges Walter, qui travaillait alors à Radio Luxembourg, que je suis devenu journaliste.

Il me recevait dans son bureau, une petite pièce envahie de livres, de manuscrits, de rames de papier et de dessins, où il travaillait souvent à des collages, et il était tel que je l'avais imaginé: simple, tendre et bourru, avec une éternelle cigarette vissée au coin des lèvres. Je m'asseyais en face de lui, dos à la fenêtre, sur une étroite banquette recouverte de tissu, et je l'écoutais. Je pouvais ainsi rester des heures à l'écouter.

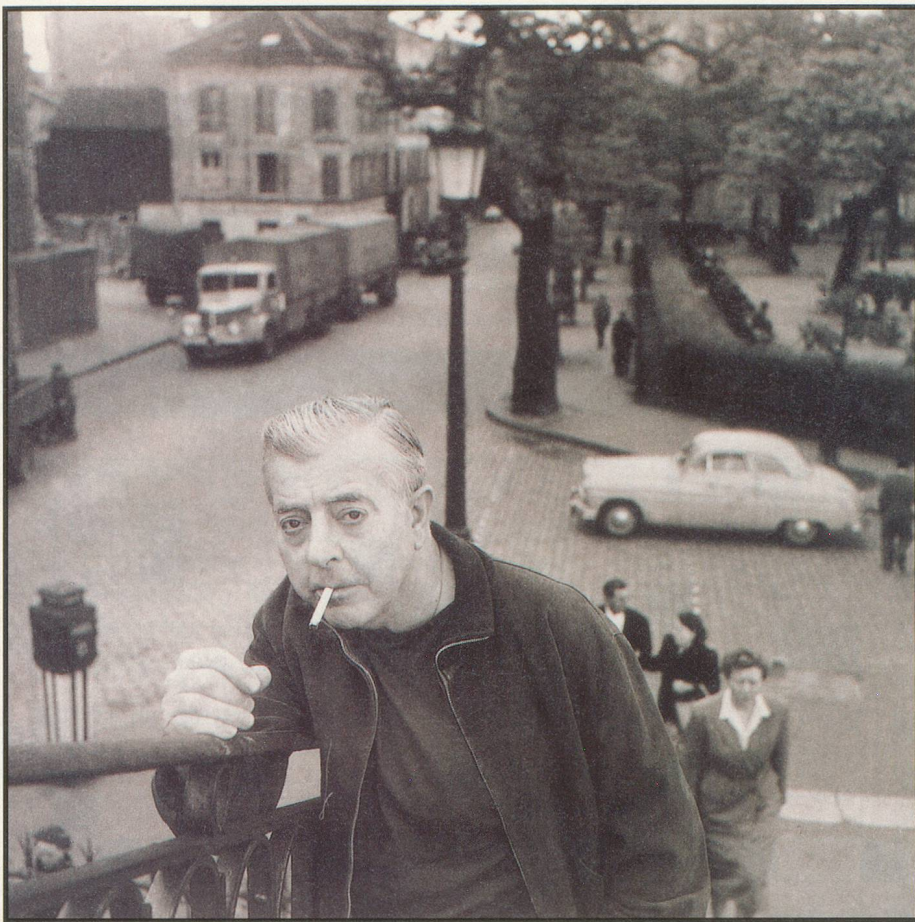
Parfois, il me lisait ses derniers poèmes mais, le plus souvent, il évoquait des souvenirs: «J'avais six ans lorsque mon frère Pierre est né. A l'époque, mon père était agent d'assurance à la Providence, mais il buvait un peu – on l'appelait le père Picon –, il était instable, neurasthénique et il s'est fait mettre à la porte.

Après, il a eu beaucoup de mal à retrouver un travail régulier et, de creux de vague en petites misères, on a vécu cahin-caha grâce à ma mère qui était une femme extraordinaire, très douce et très intelligente. C'est elle qui m'a appris à lire et à aimer les livres. En revanche, je n'aimais pas l'école, je préférais l'école buissonnière, me promener, flâner dans Paris. J'ai toujours été un cancre, j'ai fait mes humanités dans la rue.»

Souvent, Jacques Prévert, devenu adulte, plongera dans des souvenirs d'enfance dont il s'inspirera pour écrire par exemple *Le Cancre* ou *La Page d'écriture*, ce merveilleux poème où, moulinant la table d'addition, un enfant laisse son esprit vagabonder et appelle à son secours l'oiseau-lyre né de son porte-plume: «Deux et deux quatre, répétez! dit le maître et l'enfant joue, l'oiseau joue avec lui...»

Un jour, sa fille, Minette, qui devait avoir une douzaine d'années, est rentrée de l'école et lui a annoncé qu'elle avait eu un zéro en dictée. «C'est très bien, je suis fier de toi, lui a-t-il dit avant de poursuivre: l'école, ça ne sert à rien! Je l'ai quittée à 14 ans, juste après mon certificat d'études. C'était la guerre. La connerie de guerre. Moi, je ne l'ai pas faite. Quand j'ai été mobilisé, en 1920, elle était déjà finie depuis deux ans. Pendant mon service militaire, j'ai rencontré Marcel Duhamel qui m'a fait connaître la Maison des amis des livres que dirigeait Adrienne Monnier et que fréquentaient Paul Fort, Paul Claudel, Paul Valéry et André Gide. C'est là que j'ai commencé à m'intéresser à la poésie et à la littérature.»

A l'époque, Jacques Prévert vivait sans se préoccuper du lendemain, contrairement à son frère Pierre qui voulait travailler – le pauvre fou! – et



Jacques Prévert, dans son environnement parisien

qui réalisa son rêve en 1924: approcher le monde du cinéma. Grâce à Pierrot, il découvrit à son tour le milieu cinématographique et le monde des figurants où l'on pouvait gagner quelques dizaines de francs sans se fatiguer. C'est là qu'il rencontra Henri Fescourt, metteur en scène attaché à la Gaumont, qui le poussa à devenir comédien, car il n'écrivait pas encore. C'est seulement en 1928 qu'il écrivit son premier texte, un poème que les enfants adoreront lorsqu'ils le découvriront dans les années cinquante: «Le pauvre crocodile n'a pas de cédille, on a mouillé les l de la pauvre grenouille, le poisson scie a des soucis...»

«Ce poème, m'a-t-il expliqué un jour, c'était en fait un argument de ballet qui n'a jamais été monté. Mais, ensuite, je n'ai plus arrêté d'écrire. Des textes qui faisaient scandale comme *Souvenirs de famille* ou *Dîner de têtes*, puis des scénarios, des dialogues.»

A partir de 1932, en effet, Jacques Prévert ne cessera plus d'écrire pour le cinéma. Il travaillera avec les plus grands réalisateurs de l'époque et,

jusqu'en 1960, les chefs-d'œuvre s'enchaîneront les uns après les autres: *Le Crime de M. Lange*, *Drôle de Drame*, *Quai des Brumes*, *Le Jour se lève*, *Les Visiteurs du Soir*, *Les Amants de Vérone* ou encore *Les Portes de la Nuit* pour lequel, avec Joseph Kosma, il écrivit la chanson *Les Feuilles mortes*.

La chanson des feuilles mortes

Dans sa biographie de Jacques Prévert, Yves Courrière se souvient: «Les deux derniers vers écrits, Jacques Prévert et Joseph Kosma décidèrent de retourner à Paris pour présenter leur enfant à Carné et à Gabin qui s'impatientaient. L'examen eut lieu Au Vieux Pont-Neuf, le restaurant de la rue Dauphine... A la fin de l'apéritif, dans une atmosphère détendue, Kosma, sur un signe de Jacques, se mit au piano. «La chanson?», demanda Gabin. «Oui», dit Prévert. Kosma exécute d'abord quelques arpèges, racontera Carné. Puis il attaque doucement: «Oh, je voudrais tant que tu te sou-

viennes des jours heureux où nous étions amis...» La mélodie s'achève doucement. Nostalgique. Prenante. Pour finir par devenir envoûtante. A peine Kosma a-t-il plaqué le dernier accord que, perdu dans un rêve, Gabin lui demande: «Rejoue encore!» Dix fois, au cours du repas, Kosma se remettra au piano. Dix fois Gabin lui dira: «Encore, tu veux?»... Quant à moi, ajoutera Carné, j'ai l'impression que quoi qu'il arrive, je n'oublierai jamais la douceur de ces instants. Gabin se tourne vers Jacques: «De première!», dit-il en hochant la tête.

En fait, ce ne fut pas Gabin qui tourna dans *Les Portes de la Nuit*, mais Yves Montand qui avait alors 24 ans et qui venait de donner son premier tour de chant parisien au Théâtre de l'Etoile, où il avait remporté un grand succès. Entre Jacques Prévert et Yves Montand, l'accord fut parfait. «Jacques, c'est un soleil, dira Montand, avec des yeux de clown, son chapeau toujours en arrière; ça peut être une fleur, une marguerite... C'est quelqu'un que j'admire beaucoup et que j'aime tendrement. Ce qui m'épate, c'est la manière qu'il a de raconter les histoires, avec une volubilité difficile à suivre. Là où on va dire huit mots, il en mettra quinze et c'est toujours intéressant.»

Au-delà de tous ses talents, Jacques Prévert, qui était un révolté, un peu anar, insoumis aux règles du plus grand nombre et rebelle aux appartenances et aux mots d'ordre, fut cependant un homme d'amitiés et, de Marcel Duhamel à Picasso, de Montand à Mouloudji, ou encore de Simone Signoret à Joseph Kosma, elles tissent son existence.

«C'était un chef de bande, mais il n'était pas du tout sectaire, il n'imposait jamais rien à personne, m'a dit un jour Daniel Gélin. C'est pourquoi nous l'admirions et l'aimions beaucoup.»

Rares, en effet, étaient ceux qui n'aimaient pas Jacques Prévert. L'homme s'éteignit le 11 avril 1977. Il avait septante-sept ans. Mais les poètes ne meurent jamais... «Longtemps, longtemps, longtemps après que les poètes ont disparu, leurs chansons courent encore dans les rues...»

Jacques Bofford